

Douglas JOHNSON

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Je suis très honoré que l'on me demande de faire l'allocution de clôture de ce colloque sur Guizot, ou, comme me l'expliquait il y a longtemps M. Jean Schlumberger, « Gu-izot ». C'est ainsi, disait M. Schlumberger, que Guizot lui-même prononçait son nom. M. Allier, en me demandant de faire cette allocution, m'a expliqué ce qu'il fallait faire et ce qu'il ne fallait pas faire. Ce qu'il ne fallait pas faire, c'était un discours de remerciement, un échange de compliments. Mais comment terminer ce colloque sans exprimer, de la part de tous ceux qui y ont participé, nos félicitations ? Comment ne pas dire tout le bien que nous pensons de ceux qui ont conçu cette rencontre et qui, ensuite, ont fait face à tout le travail, toute l'organisation dure et difficile que nécessite une telle réunion. Je ne peux pas énumérer tous ceux qui ont contribué à la réussite de ces journées, mais je crois que vous serez d'accord avec moi pour que j'exprime toute notre reconnaissance envers M. Jacques Allier, Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français ; comme envers M. Michel Richard et M. André Encrevé, qui non seulement ont été les secrétaires efficaces, entreprenants et serviables de ce colloque, mais qui ont présenté, tout comme M. Allier lui-même, des communications d'un grand intérêt. Je crois que vous serez aussi d'accord avec moi si je remercie Madame René Seydoux de nous avoir reçus au Val-Richer et de nous avoir permis de visiter cette demeure, si attirante et si heureuse, et si je remercie aussi Madame Jacques Allier de son hospitalité et de tout ce qu'elle a fait pour que ce colloque réussisse. Et je crois que je parle en notre nom à tous en disant tout le plaisir que nous éprouvons à retrouver parmi nous tant de descendants de Guizot. Comme ils gardent parmi eux cette vieille modestie huguenote, je me garderai de les nommer, mais nous savons que nous avons à leur égard une large dette de gratitude.

Voilà pour ce que Monsieur Allier m'a expliqué qu'il ne fallait pas dire. Mais ce qu'il voudrait que je fasse, dans cette allocution de clôture, c'est une synthèse de notre rencontre, de nos discussions, de nos vues sur Guizot.

Comment faire une synthèse sur un homme qui savait si bien en faire ? Comment oserais-je, moi Britannique, en esquisser une, quand Guizot a cru que la civilisation britannique était si peu riche en idées générales ? Pourtant, comme il a aussi loué notre sens pratique, je voudrais essayer de vous communiquer quelques impressions.

N'est-il pas frappant de voir combien si souvent on semble découvrir ou redécouvrir Guizot ? Quelqu'un l'entend faire un cours à la Sorbonne ou un discours à la Chambre, et il est ébloui par son éloquence et sa maîtrise. Quelqu'un lui rend visite au Val-Richer, et il est frappé de le trouver sympathique et attirant dans sa vie de famille, vif et intelligent dans sa conversation. Tel ou tel critique lit sa correspondance, soit avec ses amis, soit avec Madame de Gasparin ou avec la princesse de Lieven, et il est impressionné de le trouver si sensible, si personnel, si romantique, si complexe. Je me demande si nous-mêmes, dans nos discussions, nous n'avons pas éprouvé parfois cette surprise ? L'un de nous a avoué le plaisir inattendu qu'il avait éprouvé dans la lecture continue des *Mémoires*, ou dans celle de tel ou tel de ses écrits. Il a remarqué, avec une nuance d'étonnement, l'insistance avec laquelle Guizot avait essayé d'établir un fait, l'honnêteté avec laquelle, parfois, il avait décrit un événement historique qui ne lui était pas trop agréable et il est resté sous l'effet de son style rythmé et de son langage mesuré. Beaucoup ont été frappés de constater la variété de ses activités comme homme, à l'œuvre dans tant de milieux et dans tant de sociétés politiques, religieuses ou éducatives ; et ils ont été impressionnés aussi par l'étendue de ses activités comme ministre organisant les études historiques ou l'enseignement primaire.

Comment se fait-il qu'on soit toujours un peu surpris de découvrir les qualités de Guizot ? Peut-être faudrait-il regarder de plus près comment se sont formées nos impressions. La presse, les caricatures de l'époque, quelques phrases retentissantes, les manuels d'aujourd'hui qui, cherchant toujours des causes aux révolutions, n'écrivent que l'histoire des hommes qui ont réussi, les faisant ainsi réussir deux fois. Je crois que tout cela a beaucoup contribué à l'image que nous nous faisons de Guizot. Ceux qui entouraient Guizot ont aussi contribué à projeter l'ombre sur lui. La réputation de Thiers, contemporain de Guizot, a été servie par le fait qu'il a été le libérateur du territoire et le vainqueur de la Commune, devenant ainsi un héros pour les patriotes et pour la bourgeoisie,

ce qui ne coïncide pas toujours. La réputation de Lamartine est due à son génie de poète, un poète si bien établi parmi les classiques qu'on n'a plus besoin de le lire. La réputation de Tocqueville est sauvée, non seulement par son intelligence remarquable, mais aussi par le fait que son œuvre, orientée vers les Etats-Unis et vers des études quasi sociologiques, est devenue de plus en plus actuelle. C'est dire que Guizot a souffert des comparaisons qui ont été faites avec ses contemporains, et cela depuis longtemps.

Peut-être faut-il chercher une autre raison encore. Je crois que les historiens, quelle que soit leur nationalité, sont souvent mal à l'aise devant les incertitudes politiques de l'histoire française, en particulier en matière constitutionnelle. Chez beaucoup d'historiens il y a un libéral, ou un social-démocrate, ou parfois même un anglo-saxon qui sommeille. Si la France n'a pas suivi la voie parlementaire de quelques autres pays, et surtout de l'Angleterre, n'est-ce pas la faute de Guizot ? On prétend parfois, d'une façon implicite plutôt qu'explicite, que le gouvernement parlementaire et la monarchie censitaire étaient en bonne voie en France, et qu'avec un peu de souplesse, en acceptant quelques changements et quelques réformes, Guizot aurait pu sauver le système. Mais son opiniâtreté, sa tendance à tout faire « à l'outrance » (comme disaient ses critiques), sa volonté de ne rien céder, ont rendu inévitable la ruine de ce système. Et, après 1848, viennent toutes les recherches faites pour en arriver à une autre constitution, et aussi toutes les faiblesses bien connues des régimes qui ont suivi. Dans un sens donc, on peut être tenté d'imputer tous ces tâtonnements et tous ces échecs aux fautes commises par Guizot quand il était au pouvoir. Il est significatif que dans nos discussions nous soyons allés jusqu'à accuser Guizot de ne pas vouloir accepter l'idée de l'alternance du pouvoir dans un système constitutionnel : conception toute contemporaine et étrangère aux années 1840. On pourrait répondre que la France n'a jamais connu de système parlementaire idéal : les systèmes parlementaires y ont toujours été imparfaits, contestés, pluralistes. Dans ce sens la France a toujours été obligée d'inventer d'autres Guizot. Néanmoins le reproche reste que l'échec de celui-ci a été aussi l'échec d'un certain genre de gouvernement.

Au début de notre rencontre, le professeur Mandrou nous a rappelé qu'il ne fallait pas oublier que Guizot n'est pas seul, qu'il avait ses prédécesseurs comme il avait ses collègues. Peut-être, pour des raisons de temps,

n'avons-nous pas assez parlé de tout ce monde, bien que nous ne l'ayons pas du tout oublié. Mais quel monde ! La vie de Guizot a été longue, ses activités extrêmement diverses. Nous savons qu'une des raisons pour lesquelles nous étudions Guizot est qu'il a beaucoup agi, qu'il a beaucoup écrit et que nous avons ainsi beaucoup de matière première sur lui, tandis qu'on en manque pour d'autres grands hommes d'Etat ou grands intellectuels.

Mais la diversité est une réalité et une richesse. Notre colloque a examiné tour à tour Guizot et l'enseignement, Guizot homme politique, historien et homme religieux. Je crois qu'on aurait pu s'étendre davantage sur Guizot homme de lettres, professeur, orateur, diplomate, ou même Guizot comme personnalité. On aurait pu l'observer aussi dans son intimité. Je pense d'ailleurs que dans cette richesse nous aurions pu trouver un lien. Guizot lui-même a dit qu'il a eu trois vies, une politique, une littéraire et une religieuse ; et il souhaitait qu'on voie ce qui les unissait.

Peut-être y a-t-il chez Guizot un certain don de la généralisation. Dans sa traduction de Gibbon, il a parlé des historiens qui ne cherchaient qu'à ramasser des faits et dont les travaux manquaient par suite de cohérence et de conclusions. Lors du discours inaugural qu'il prononça comme professeur à la Sorbonne, il a parlé du savoir utile et du savoir inutile. Dans ses cours sur la civilisation il cherchait à distinguer le fait général caché derrière les faits particuliers. Et dans ses discours à la Chambre, soit sur des questions politiques, soit sur des affaires diplomatiques, il est frappant de voir comment il ramène toujours le débat aux principes, ce qui explique son succès. Mais peut-être cela explique-t-il aussi son échec.

Guizot restait toujours pédagogue. Il cherchait à expliquer, à justifier, à faire comprendre. Avec la perspective claire de quelqu'un qui est toujours resté un peu étranger à la France, ou plutôt qui avait le don de la regarder d'une certaine distance, il savait analyser. Peut-être comme l'a suggéré le professeur Girard, cela explique-t-il son manque de popularité ?

Mais il savait analyser mieux que ses contemporains. Comme les historiens qui s'aperçoivent de l'immensité de l'Histoire, il voulait tirer les conclusions et saisir l'essentiel. Dans son histoire de la révolution anglaise du xvii^e siècle, par exemple dans son Cromwell, nous voyons très clairement la tâche que Guizot s'est donnée. L'histoire est compliquée ; Cromwell est hésitant ; tantôt il domine et agit

comme un accélérateur de l'Histoire ; tantôt il est à l'écart et dans l'ombre des événements. Mais Guizot nous offre une interprétation de la révolution, une interprétation sociale et religieuse et il nous campe finalement un Cromwell homme de gouvernement plutôt qu'homme de révolution.

Au sujet de l'éducation, disait Guizot, on n'avait eu qu'un flot de paroles, il fallait maintenant déterminer des principes. Il admirait l'éducation anglaise ; mais il a vu, ou cru voir, qu'en France il fallait créer un système qui fût national.

Dans la politique, les affaires étrangères, le protestantisme, il fallait sortir de la routine, de l'inertie, de la nostalgie, des ambitions trop considérables, des sentiments dangereux ; et il fallait retrouver, retracer, rétablir les vrais principes. Il fallait simplifier, il fallait comprendre.

Ainsi, dans tous les domaines, Guizot a fait un travail de clarification. C'était comme si, dans toutes ses activités, il cherchait à établir une charte, un schéma qui servirait de cadre. Comme ce travail était nécessaire, on l'écoutait et c'était sa force. C'est ainsi qu'il s'est imposé à la Chambre, à ses collègues, peut-être au roi. C'est ainsi qu'il s'est imposé à l'Université et peut-être à l'Eglise réformée.

Il est vrai que, parfois, il a moins bien joué ce rôle. Dans la vie politique, il est tombé quelquefois lui-même dans la routine ; et il lui est arrivé de devenir un homme tout comme un autre. Peut-être sous l'influence du roi, ne distinguait-il pas toujours ce qui était grand et important de ce qui était petit et sans intérêt. Parfois il se répétait, il parlait trop, il écrivait trop rapidement, superficiellement ; ses comparaisons et ses analyses devenaient des paradoxes ou des banalités. Parfois il n'arrivait pas à distinguer et prévoir les dangers. Disons aussi qu'il était un peu fataliste (entre parenthèses, je ne sais pas si les historiens qui lui reprochent de ne pas avoir prévu la révolution de 1848 croient qu'il aurait pu l'empêcher).

Mais peut-être y a-t-il chez lui une faiblesse plus considérable, et qui est dans les principes eux-mêmes. Guizot était toujours protestant, comme on l'a dit, dans le sens qu'il était toujours un peu pessimiste, prêt à parler du mal qu'il voyait partout et du désastre même de son pays. Mais aussi il était toujours historien. Il acceptait le passé, tout le passé. Pour lui la Révolution était un moyen nécessaire pour sortir de l'Ancien Régime, Napoléon un moyen de mettre un terme à la Révolution. Il fallait accepter l'égalité sociale et il fallait accepter la centralisation administrative, toutes les deux sorties de la période révolutionnaire

et napoléonienne. Dans l'organisation de l'enseignement, il fallait accepter le rôle de plusieurs personnalités, le préfet, le maire, l'instituteur, le curé. Il fallait accepter le fait que la France ne serait jamais un pays protestant. C'est-à-dire que l'historien accepte tout. Il justifie tout. Mais c'est le passé qui a tout accompli.

Pour l'avenir, Guizot manquait d'ambition et d'idéalisme. Il ne justifiait le présent qu'en raison de son sens du passé. L'analyse de l'historien ne constitue ni un manifeste, ni un programme, ni une religion. La pensée intellectuelle devient bornée quand elle est trop orientée vers l'utilité. Et ainsi, la capacité que Guizot possédait et qui faisait sa force et sa grandeur, la capacité de comprendre l'idée générale qui existait derrière la multitude des faits, était aussi une source de faiblesse. Dans un sens, l'historien est toujours fataliste. « Qui, de nos jours, n'est pas tombé ? » a demandé un jour Guizot.

Tout ceci pose d'ailleurs le problème de l'homme politique qui est aussi un intellectuel : l'homme qui a tant de diversités et de richesses, peut-être au fond de lui connaît-il une certaine faiblesse ?

« Je sais attendre la justice sans la demander », écrit Guizot, dans une phrase que Jean Schlumberger a citée. Justice lui a-t-elle été rendue dans notre colloque ? Je ne sais pas. Mais je pense que nous avons avancé sérieusement dans notre compréhension de François Guizot, Président d'honneur de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. Même Sainte-Beuve, qui pourtant ne l'aimait pas, était obligé de l'admirer. Il a écrit un jour que Guizot « était un homme considérable, dont il y a tant à dire » ; de même qu'il pensait que Guizot était le plus grand professeur d'histoire que la France ait connu, le père de tous les modernes. Je crois que tous ceux qui sont réunis ici, descendants de Guizot, historiens, théologiens, écrivains, coreligionnaires, sont de cet avis.